

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.50976

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Herwig WOLFRAM, *Geschichte der Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie*, München (C. H. Beck) 1979, 495 p., 6 cartes, 2 planches hors-texte.

Herwig Wolfram vient d'achever une entreprise tout aussi redoutable que l'Odyssée gothique elle-même. Il était particulièrement difficile, en effet, de suivre les déplacements des peuples goths depuis la Scandinavie jusqu'à l'Espagne et leur traversée de l'Oder, du Dniester, du Danube, du Tibre et de la Garonne. Ce périple, qui débuta vers l'ère chrétienne pour finir au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, commença hors de l'Empire Romain, pour se terminer à l'intérieur même de son territoire. Il était d'autant plus difficile à décrire et à expliquer que se dressait, jusqu'ici intacte l'œuvre monumentale de Ludwig Schmidt, laquelle, bien que datant de 1934, demeurait toujours debout. Deux points de vue opposés marquaient jusqu'à nos jours la compréhension que nous avons des Goths. Pour les historiens allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la ligne du «Volksgeist», il s'agissait de la naissance d'un peuple germanique, sinon allemand. Pour les historiens «romanisants» impressionnés par les descriptions des auteurs antiques, le «poison gothique», comme disait Paul Orose, avait déchiré définitivement les tissus de l'Etat romain. Et n'était-ce pas Sidoine Apollinaire lui-même qui faisait dire au roi wisigoth de Toulouse, Théodoric II: «La seule faute commise par mon aïeul, c'est de t'avoir prise, Rome»? Ce débat devait donc être repris de fond en comble. Herwig Wolfram l'a entrepris à partir des œuvres de Cassiodore et de Jordanès, mais aussi de la linguistique, de l'archéologie et de toutes les sciences dites autrefois «auxiliaires» qui renouvellent en fait complètement notre regard sur les œuvres littéraires cent fois relues, mais toujours révélatrices d'inconnu. Sous la plume de Herwig Wolfram, l'ethnologie «à l'antique» devient une ethnologie historique tout à fait neuve.

On pourrait, à première vue, n'apercevoir dans cette histoire des Goths qu'une recherche encore classique dans ses résultats. Nous les voyons se déplacer de la Vistule vers la mer Noire et participer aux grandes invasions du III<sup>e</sup> siècle. L'arrivée sur les bords du Dniester leur permet de lancer des attaques, d'abord par mer sur les côtes orientales et septentrionales du Pont Euxin de 257 à 267, puis de réaliser ensuite des percées importantes dans l'Empire au sud du Danube et en Asie Mineure, et de pousser une pointe à base de piraterie encore plus dangereuse en Mer Egée. Mais les victoires de Claude II et d'Aurélien bloquent leur progression et provoquent, à partir de 270, leur scission en deux parties de peuples, l'une les Terwings ou Vesigoths implantés sur la rive gauche du Danube, l'autre les Greutungs ou Ostrogoths campés dans les steppes ukrainiennes lesquels se heurtent aux Alains en 291 à l'embouchure du Don. A partir de cette date, les deux fragments gotiques évoluent selon une trajectoire qui leur est propre. Les Vesigoths, que j'appellerai, pour la commodité de l'exposé, les Wisigoths selon l'orthographe traditionnelle, combattent les Romains à plusieurs reprises et obtiennent en 322 le premier traité d'alliance, le premier *foedus* connu, qui les fixe hors de l'Empire, leur accorde des soldes à condition de cesser leurs conquêtes. Dès lors, commence un processus de romanisation qui, sous la direction du roi Athanarich de 365 à 376/81, transforme profondément ce peuple puisque c'est à ce moment qu'il se convertit au christianisme arien. On sait comment, ensuite, sous le choc des Huns, ils doivent se réfugier sur la rive droite du Danube, comment ils se brouillent avec Rome, détruisent l'armée romaine et tuent l'empereur Valens à Andrinople en 378. Un nouveau *foedus* les fixe en Thrace et en Mésie, puis un autre encore en Epire. Enfin, sous la direction d'Alaric, ils prennent Rome et ne trouvent une nouvelle zone d'installation qu'en Aquitaine avec un nouveau type de *foedus* en 418. Là, cette installation paraît durable jusqu'en 466, date à laquelle sous la direction d'Euric le royaume wisigoth devient totalement indépendant. Ensuite, il s'agrandit régulièrement dans le midi de la Gaule. Puis c'est la fin du royaume de Toulouse en 507 sous les coups des Francs, une fin qui n'en est pas une puisque les Wisigoths surent rebondir encore et fonder le royaume d'Espagne.

Les Ostrogoths, eux, sous la direction de la famille amale créèrent un important royaume

dans le sud de la Russie. Leur apogée fut atteint sous Hermanarich dont Herwig Wolfram nous parle trop peu, hélas, car cette époque de grandeur explique à mon avis les prétentions hégémoniques de Théodoric le Grand au VI<sup>e</sup> siècle. Ils acceptèrent alors les influences des Sarmates et des Alains, mais, pour eux, le choc des Huns en 375 fut bien pire que pour les Wisigoths, car ils éclatèrent en un »double peuple«, les Ostrogoths hunniques soumis aux vainqueurs, un groupe d'Ostrogoths installés en Transdanubie après un difficile passage par les cols des Carpathes et, enfin, d'autres groupes isolés qui participèrent, soit aux invasions de 404-405 avec Radagaise, soit à la fondation du royaume gotique de Crimée. A la chute de l'empire hunnique, en 456/7, le royaume ostrogoth installé en Pannonie devient alors, à la suite de plusieurs traités, un nouveau peuple fédéré avec l'Empire. Puis, de 473 à 488, ils errent à la recherche d'une terre plus riche en Macédoine, en Illyricum occidental et en Thrace. Théodoric l'Amale, général romain, reçoit enfin la mission de reconquérir l'Italie, œuvre qu'il achève en 493. Le reste est mieux connu: la splendeur du règne de Théodoric le Grand jusqu'en 526, l'originalité socio-politique de son royaume et sa politique de domination impériale sur les autres peuples barbares. Aussi H. Wolfram se garde d'oublier les derniers rois amales (526-534) et insiste à juste titre sur la régression au stade antérieur que constituent les rois guerriers élus Vitigès, Hildebald, Erarich, Totila et Teja, jusqu'en 552 aux prises avec la reconquête justinienne triomphante. Pour Herwig Wolfram, l'histoire des peuples goths s'arrête au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, juste au moment d'ailleurs où l'on prend conscience à Ravenne qu'une tribu gothique demeurée à l'embouchure de la Vistule, les *Vidivarii*, est partie intégrante de leur ethnie qui disparaît. La fin renvoie à l'origine scandinave de ces peuples, celle des premiers siècles de l'ère chrétienne.

On rétorquera à ce trop bref résumé, qu'il n'y a là rien de bien neuf. Certains auront tendance à comparer ce livre avec celui de Ludwig Schmidt et auront beau jeu de démontrer que les têtes de chapitre et le contenu sont identiques: les Goths jusqu'à leur destruction par les Huns, le royaume d'Italie, le royaume de Toulouse, etc. Ce serait une erreur, car H. Wolfram va plus loin que Schmidt qui s'était arrêté au règne de Théodoric. Mais, en outre, là où Ludwig Schmidt consacrait plus de trois cent trente pages à un récit presque exclusivement, il faut bien le dire, événementiel, Herwig Wolfram, lui, n'accorde que la moitié de ses quatre cent cinquante pages à la reconstitution des migrations de ses peuples, avec d'ailleurs des précisions nouvelles qu'il serait fastidieux d'énumérer. Le progrès de la recherche historique a donc été tel en quarante-cinq ans qu'il est désormais possible de sortir de la stricte analyse des textes et d'écrire plus de deux cents pages sur les structures sociales, politiques, religieuses et économiques d'un peuple germanique avant et pendant son entrée dans l'Empire romain. C'est à cela que l'on peut mesurer la grande nouveauté du livre d'Herwig Wolfram, une connaissance de l'intérieur des peuples gothiques et non plus de l'extérieur, à la manière des historiens romains. Tout le monde est bien d'accord aujourd'hui pour reconnaître qu'une analyse historique faite de loin accentue les défauts de l'objet observé alors qu'une observation opérée de l'intérieur révèle des qualités insoupçonnées de l'être socio-historique analysé.

Parmi les nouveaux apports qui éclairent mieux l'histoire des origines et du devenir des Goths, je signale d'abord le chapitre concernant les noms de nos peuples, lesquels ne se séparent pratiquement de leur souche commune qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle dans l'espace pontique. Avant, ils ne forment qu'un seul groupe qui est parvenu à se libérer, d'abord des Celtes vers 50 A. D., puis ensuite des Vandales jusqu'en 150. Alors ils se déplacent de l'Oder à la Vistule. Ces deux faits ont, à mon avis, des conséquences capitales. Le premier explique en effet pourquoi des pratiques sociales de type celte subsistèrent longtemps chez les Goths, en particulier les Terwings. L'exemple le plus net est la suite armée d'un grand noble, telle celles qu'Atharid, ou plus tard Stilicon, constituèrent, les *andbathos*. Je n'hésite pas à y voir, pour ma part, les fameux ambactes dont César (B.G., VI, 75) parle à propos des chevaliers gaulois, suite armée dont l'abondance est la preuve de leur richesse. Bien d'autres traits celtes demeurèrent chez les Goths,

en particulier le mélange des esclaves et des libres dans l'armée. Les fragments de loi celtique du VI<sup>e</sup> siècle redécouverts par Léon Fleuriot et les initiatives de Totila ou d'Egica qui engagèrent des esclaves dans leurs armées, prouvent combien le critère juridique de l'esclavage est flou. La guerre l'efface littéralement. Ici, une nette démarcation avec les Romains se fait jour. Cette conception d'origine celtique a duré longtemps et s'est perpétuée à mon avis dans toutes les suites armées germaniques et les groupes de vassaux. Quant au deuxième fait, la libération de la domination vandale, il eut des conséquences politiques durables. A l'instar des Huns, les Vandales furent considérés par les Goths comme leurs pires ennemis. Ainsi s'explique que les généraux romains du V<sup>e</sup> siècle aient pu les utiliser efficacement contre ces deux peuples et que les envahisseurs de l'Empire n'aient jamais pu s'unir.

J'attirerai aussi l'attention sur la structure sociale et religieuse des Terwings avant leur entrée dans l'Empire, lorsqu'ils sont installés dans la Transylvanie et sur la rive gauche du Danube. La société wisigothique ignore la ville. Elle ne connaît que le bourg, sorte de groupement de maisons entouré d'une palissade, et dominant le terroir environnant (*gau*). La maison (*gard*) abrite la famille large, tous ceux qui y sont nés, les domestiques (*gasindi*), la suite armée, les esclaves etc. H. Wolfram fait remarquer à juste titre que la « maison du milieu », particularité gothique qui a survécu longtemps en Scandinavie (*Midjun-gard*) est un terme valable pour désigner aussi bien la maison du principal noble, du seigneur, que la maison du roi, c'est-à-dire le royaume. Ne faudrait-il pas y voir les racines de cette institution, à la fois publique et privée, que fut le grand domaine carolingien avec son manse central, dominical ou seigneurial, comme on voudra, et les autres manses dépendants? Puisque, dans cette société qui généralise la propriété à l'intérieur de l'ancienne Dacie romaine, le *frauja* est le seigneur de la maison comme le *reiks* est le seigneur du peuple, petit à petit, grâce à l'existence de suites armées, la différenciation sociale entre libres et nobles se fait insensiblement, et le chef d'une troupe personnelle devient naturellement un grand propriétaire, et donc un chef maître de plusieurs bourgs. Ce processus mériterait d'être mieux étudié afin d'étayer cette hypothèse que me suggère ici le texte de Herwig Wolfram.

A côté de ces structures de domination verticale, il met aussi en valeur la communauté villageoise en tant que patrie sociale des Goths. Sans verser dans les excès des théories sur les « Sippen », il nous montre, en particulier à l'aide de la passion de saint Saba, que le conseil de village est un véritable organe exécutif composé de notables influents mais qui ne peuvent négliger l'avis des hommes libres, à moins d'avoir recours à la suite armée d'un seigneur. Le village est un territoire de paix. On peut en être exclu, soit pour inceste, soit pour sorcellerie. Sorti de cet espace sacré, le hors-la-loi peut être abattu. La participation au repas sacrificiel est un acte d'intégration à la communauté villageoise. Celui qui le refuse brise la paix et se bannit par là-même. Certes, déjà au IV<sup>e</sup> siècle, les différents types de seigneurie concurrencèrent énormément ces liens horizontaux au point de les dominer, certes les Goths abandonnèrent la majeure partie des paysans libres sur la rive gauche du Danube, néanmoins ces habitudes sociales perdurèrent et peuvent même être retrouvées dans les zones germanisées jusqu'aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles.

Ceci m'amène à considérer maintenant les conceptions religieuses des Goths. De manière très fine, Herwig Wolfram distingue bien le syncrétisme du IV<sup>e</sup> siècle avec les cultes chamaniques, des vénération primitives. Il signale le culte envers les dieux-fleuves, notamment le Danube auquel les Terwings auraient fait des sacrifices humains. Malgré le scepticisme de l'auteur sur cette pratique, je crois qu'il faut l'accepter en la comparant avec celle des Francs de Buccelin qui égorgent et jettent dans le Pô des victimes humaines, selon le témoignage de Procope. Il s'agit là, à mon avis, d'une pratique extrêmement ancienne commune à de nombreux peuples européens, n'en déplaise à mes récents détracteurs. Mais au total, il est bien évident que le principal dieu est celui de la guerre, Tiwaz, ou peut-être Terwing, l'éponyme du peuple, assimilé plus tard avec Arès ou Mars. Le deuxième est Ferguneis déjà « interprété » sur l'anneau de Pietroassa comme

»Jupiter sacré des Goths«. Visiblement, il est le dieu du ciel. Si, comme le fait remarquer l'auteur, les Goths craignaient comme les Celtes et les Bastarnes que le ciel ne leur tombât sur la tête, ne faudrait-il pas voir en ce cas dans ce »Jupiter« une interprétation du dieu maniant le tonnerre, Thor?

Mais le cœur de la foi gothique reste évidemment ce que Herwig Wolfram appelle la »polarité sacrée«, imbibant les serments de fidélité et certains hommes, le *heil*, véritable tabou qui possède l'être qui a juré ou qui a reçu de ses ancêtres cette force terrible. Alaric I semble avoir été littéralement poussé par cette espèce de »démon« intérieur, de même que la souche des rois amales dont les Ostrogoths affirmèrent toujours qu'elle remontait à un ancêtre divin, leur éponyme Gaut. Le caractère sacré des rois goths me paraît une des réalités fondamentales de ces peuples qui ne fut pas effacée par la christianisation. Je me permets de renvoyer ici à l'un de mes articles sur l'importance du *heil* (*sacer*) par opposition au *weih*s (*sanctus*) paru dans »Foi et langage« en 1978, où je montre combien cette omniprésence du sacré s'incarne surtout dans le roi chef de guerre.

Du roi de guerre, nous passons à l'armée. Et finalement, c'est à cela que se résument les deux peuples goths: un roi, une armée. Passons sur le remarquable chapitre sur la conversion au christianisme et tirons-en l'essentiel: seuls les rois persécutent les chrétiens, jamais les prêtres païens. Il en est de même plus tard avec Euric face aux catholiques en Aquitaine. La royauté, propriétaire de la sacralité guerrière, voit dans l'arianisme, avec Fritigern en particulier, le moyen de rester gothique et de garder sa tradition. Aussi demeure-t-elle l'âme de la tribu armée qui devint petit à petit, au fur et à mesure de la romanisation, une armée tribale. Là est le cœur de la démonstration de Herwig Wolfram. L'*exercitus Gothorum* est une armée romaine dont les chefs, bien que rois germaniques, sont titulaires de fonctions officielles dans la hiérarchie militaire romaine. Et d'appuyer sa démonstration sur le fait que cette armée est divisée sur le modèle biblique par groupes de dix, de cent et de mille. Au dessus des centeniers et des milleniers sont nommés des ducs et des comtes à la manière romaine. Les suites armées primitives sont devenues des groupes de guerriers bien définis, les bucellaires, qui reçoivent des armes et des terres pour un temps limité. Ce sont les anciens *gasindi*. Les *saions* représentent les anciens *andbahtos* et demeurent des sortes de compagnons d'armes des chefs nobles. Tous deux ont un patron à la manière romaine. Enfin, les rois sont entourés par des *gardingi*, anciens chefs de maison des villages goths, devenus des »gorilles« personnels du dynaste. Ils sont analogues pour les fonctions qu'ils reçoivent aux *protectores* et aux *domestici* du palais impérial romain. Enfin, qu'ils soient Amales ou Balthes, les rois goths ont tous une éducation romaine très poussée, y compris Euric dont j'ai dit à tort dans ma thèse (l'Aquitaine, p. 37) qu'il parlait fort mal le latin et avait besoin d'un traducteur. Herwig Wolfram fait remarquer à juste titre (p. 259) qu'Euric fait exprès d'utiliser un interprète pour marquer par là son indépendance totale et sa souveraineté radicale, face aux ambassadeurs romains.

Mais justement, c'est ici peut-être que le bât blesse. Puisque la langue gothique fut maintenue presque aussi longtemps que l'arianisme et qu'elle ne disparut pour les Wisigoths et les Ostrogoths qu'après 560, puisque, surtout, la nature sacrée de la royauté victorieuse n'a pas changé et qu'elle resurgit même encore plus neuve lorsque s'écroulent les royaumes wisigoth et ostrogoth, que peut bien valoir cette romanisation? A-t-elle vraiment effacé le caractère gothique? Je reste persuadé que l'habileté des Goths à se faire romaniser, à vouloir être reconnus comme une »armée romaine« par l'Empire, n'était qu'un moyen de sauver leur identité. En témoigne en effet ce que Herwig Wolfram appelle l'ethnogénèse gothique, cette faculté d'amalgamer n'importe quel guerrier germanique par le biais de l'adoption et du serment, qu'il s'agisse des anciennes troupes d'Odoacre composées de Skires, de Huns et d'Herules, ou de Taïfales et d'Alains en Aquitaine. Ces Goths d'origine ou d'adoption, portent même le symbole de leur liberté, les cheveux bouclés (*capillati*), comme la preuve de leur spécificité, même si cette coiffure militaire a des correspondances romaines. Cassiodore a voulu faire de l' »Histoire

Gothique» une Histoire Romaine. N'est-ce pas lui donner raison que de montrer que l'imitation fut parfaite?

Autrement dit, il vaut mieux remettre en question l'idée même de fusion et avouer qu'il y eut en fait juxtaposition chez les Goths de traits germaniques formant un substrat ineffaçable et d'habitudes romaines volontairement choisies. La souche de départ reste intacte, qu'elle soit un clan, une tribu ou une armée animée qu'elle demeure par l'exercice de la violence guerrière. Les épopées véhiculèrent constamment ce culte de l'héroïsme surhumain et permirent de maintenir une âme collective, surtout chez les Ostrogoths. Le christianisme arien n'effaça pas la croyance païenne de l'origine divine de la tribu ainsi que celle de sa famille royale. On comprend que l'impossible fusion ait abouti à la destruction du royaume goth d'Italie, tandis que la disparition de la langue gothique et de l'arianisme en Espagne ait mené à la création d'un royaume wisigoth nouveau. Mais, dans ce dernier cas encore, il est évident que de nombreuses particularités issues de la souche primitive survécurent d'autant mieux qu'elles avaient revêtu un costume romain, comme en témoignent les codes d'Euric et de Recceswinthe.

A se targuer continuellement d'être aussi nobles que les grands sénateurs romains, à vouloir rivaliser avec la hiérarchie des dignités, et s'égaliser à l'Empire, les Goths ont fini par faire perdre à Rome son universalité. Herwig Wolfram montre bien que la reconnaissance de la spécificité de leur peuple, arrachée à un Empire romain d'Occident intolérant, est le signe de mort de cet organisme politique lequel est, dès lors, voué à la »provincialisation« des Romains. J'irai donc plus loin pour ma part. Grâce à cette dialectique entre tribu armée barbare et armée tribale romanisée, les Goths ont frayé la voie à toutes les autres migrations de peuples germaniques en s'attaquant à l'essence même de Rome, l'Etat universel. Cette tentative prométhéenne d'*imitatio Imperii*, qui n'était pas sans écho auprès de Romains païens comme Eunape, a réussi, parce que les Goths avaient une expérience de dix-sept générations d'errance, de soumission ou de domination sur les autres peuples barbares. Il fallait donc, dans cette lutte entre deux conceptions d'Empire, l'une unitaire et uniforme, l'autre polyethnique et multcentrée, que les Goths périssent (Italie) ou qu'ils se régionalisassent (Wisigoths). Or, malgré cela, ils introduisirent durablement dans l'Empire de Justinien, et en Occident, les originalités qui avaient permis leurs premières victoires: une royauté sacrée, une noblesse dominante, les suites armées et la seigneurie foncière.

Ce livre renouvelle donc en profondeur notre connaissance des invasions germaniques. Comme je l'avais déjà souhaité pour celui d'Erich Zöllner sur les Francs, il serait indispensable que l'Histoire des Goths de Herwig Wolfram soit traduite en français car cet ouvrage efface bien des préjugés. La seule modification nécessaire serait de dessiner à nouveau les cartes en noir des opérations militaires, car elles sont difficilement lisibles. Mais, au total, on ne peut que saluer bien bas cette œuvre qui démolit tous les anciens clichés, une Germanie surpeuplée qui aurait déversé son trop plein sur une Rome décadente, ou bien des »Allemands« avant la lettre qui auraient créé leur patrie aux dépens d'un Empire par une migration naturelle. Il s'agit, en fait, de peuples païens en état continu de guerre qui ont su ajouter à la violence archaïque et instinctive des éléments importants de la civilisation romaine. Au fond, les royaumes dits barbares ne sont que le mélange détonnant de l'irrationalité guerrière jointe à la rationalité romaine. Et tout jugement de valeur serait ici absurde . . .

Michel ROUCHE, Lille